

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 39, automne 1994

Cas limite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (39), 77–88.

Trois nouvellistes, et rien d'autre en commun

Dussault, Danielle, *L'alcool froid*, Québec, L'instant même, 1994, 120 pages.

Girard, Jean Pierre, *Léchées, timbrées*, Québec, L'instant même, 1993, 120 pages.

Pigeon, Daniel, *Hémisphères*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « L'ère nouvelle », 1994, 96 pages.

I l serait assurément futile et hors propos de tenter un rapprochement entre ces trois nouvellistes. Assurément, je pourrais vous parler de trois voix fortes, personnelles — comme L'instant même se plaît à le répéter de recueil en recueil (« une passion de la voix » dans le cas de Dussault et « une des voix les plus fortes de sa génération » pour ce qui est de Girard). Je pourrais vous servir d'autres banalités du type et dire que ce sont des écrivains et une écrivaine représentatifs de la nouvelle génération avec toutes ses contradictions, ses conflits, son désabusement et sa violence. Pourtant, comment parler de ces trois nouvellistes globalement sans gommer leurs particularités ?

Une écriture froide, raisonnée, et combien sensible et tourmentée...

Jean Pierre Girard nous propose un recueil structuré en deux parties. Je ne cacherai pas que j'ai plus apprécié, et de loin, la première. Plus narrative, moins introspective, plus personnelle, moins *faits divers*, peut-être, cette deuxième partie ? Ce n'est pourtant là qu'une évaluation quantitative, non qualitative, car les deux parties savent charmer.

Dans « Quelques dièses de métal dans les flancs de l'amour », la première partie, on est en droit de se demander si ce ne sont pas les femmes (personnages principaux) qui sont léchées et timbrées. Elles incarnent toutes, à des degrés divers, une folie, insidieuse, qui



s'immisce dans le texte et dans les interstices des mots. Que la folie soit amoureuse, dévastatrice, missionnaire, aquatique ou méthodique, cette folie est contée comme étant chose normale, comme allant de soi. Une femme tue son conjoint et le dépèce; quoi de plus logique? C'est dans le cours des événements, c'est d'une évidence! Girard, du moins, nous le fait croire, nous y amène. Sa plume est telle qu'il nous transporte à l'intérieur d'univers possédant leur propre cohérence tout en gardant un certain

ancrage dans la réalité et qu'il rend totalement légitimes les actes démesurés de ces femmes. Plutôt que de les condamner sans appel, on se surprend à les envier, car ces femmes *vivent*, on le sent, dans chaque fibre, dans chaque cellule, et nous font regretter notre quotidien si banal, si platement vide de soubresaut émotif et, disons-le, sexuel:

J'irai en elle et à son tour elle viendra en moi, elle viendra du bout des doigts, les poussera loin dans ma bouche, loin partout en moi, exactement comme elle aime le faire, très profondément partout dans mon corps offert, jusqu'à me rejoindre, comme avant. (p. 27-28)

Dans cette première partie, Girard se met dans la peau de femmes aux prises avec ces petites contrariétés amoureuses qui arrivent à tout le monde, mais qui ne se résolvent pas du tout de la même manière, en tout cas pas dans l'imaginaire de l'auteur. Du banal, il fait de l'extraordinaire et de l'extraordinaire, il fait du banal. Chaque fait, chaque événement ne s'écrit pas de la même manière, il le sait pertinemment et il en use avec pertinence. Chez Girard, on retrouve toujours cette recherche de style — sans pourtant tomber dans l'expérimentation formelle —, toujours ce style qui épouse le propos, le supporte, et l'emballe; ainsi, dans la

nouvelle « Le gant », là où les pensées et la bicyclette d'une petite fille zigzaguent, les phrases et leur structure se modulent et tangent tout autant pour faire zigzaguer le lecteur.

Le registre change dans la deuxième partie, « Objects in mirror are closer than they appear ». Ou plutôt, il ne semble pas y en avoir un comme tel. Pas de continuité dans les univers symboliques, pas vraiment de regroupement thématique, si ce n'est, comme le titre l'indique, des petits riens analysés à la loupe : un meurtre, un suicide, une spectatrice plus puissante que l'acteur. Vous savez, ces petits riens que l'on rencontre à tous les jours... Par conséquent, trouver un dénominateur commun serait réducteur, car l'éclectisme est ici de mise.

Voilà en somme un très bon recueil — un excellent, dis-je — auquel nous convie Jean Pierre Girard. Le prix Adrienne-Choquette n'a pas échu à Girard pour rien et ce dernier ne trahit pas nos attentes de nouvelle en nouvelle.

Écriture de l'errance et errance de l'écriture

Dans *L'alcool froid*, Danielle Dussault distille avec parcimonie les informations, les clés de lecture. Sur un mode très intimiste — trop intime, quelquefois, de sorte qu'on a presque envie de refermer la porte sur ces tourments intérieurs —, elle raconte l'errance de quelques femmes — avec, en sourdine, des contrepoints masculins —, des errances intérieures, dans les tréfonds des sentiments bruts, inarticulés et inarticulables. Cette mouvance, l'auteure ne tente pas de la fixer. La signification n'est jamais arrêtée, elle fuit plutôt, non pas à cause de l'hermétisme des métaphores, mais bien à cause d'une rétention — intentionnelle? — d'information. De sorte qu'on s'interroge. Pourquoi les hommes refusent-ils de parler dans « Le rêve au bout des yeux » ? *Pourquoi la nuit des*



silences a-t-elle eu lieu? (p. 105) Question posée, réponse cachée, dissimulée dans un hors-texte inaccessible. De toute façon, ces questions commandent-elles absolument un éclaircissement? En guettant les indices qui nous amènent à cerner la logique du récit, ne perd-on pas l'autre logique, celle d'une quête? Dans ce recueil, l'intérêt ne réside pas dans les mondes présentés mais dans cette obsessionnelle dérive du cœur et de la tête et dans cette recherche de l'expression pour exprimer l'inexprimable. Résultat: des nouvelles se font denses, quasi impénétrables, mais riches de sens.

« Le pyjama bleu » est sans doute celle qui a retenu le plus mon attention. C'est celle qui, en tout cas, réunit tous les bons éléments contenus de façon plus diffuse, dans les autres nouvelles. Deux voix, celle d'un homme et celle d'une femme, se déploient parallèlement et finissent par se rencontrer au gré du hasard — bienveillant ou malveillant? Deux solitudes en manque d'amour se prennent au jeu de la re-connaissance de l'autre. Partout, dans cette nouvelle, on croise l'indécidable, l'indicible: histoire imaginée par un homme, dans un bar d'hommes, seul avec sa virile solitude d'homme ou retour fabulé par une femme rompue après une séparation douloureuse? Ce flou s'étend aux dialogues: sont-ils fantasmés ou vécus? En ne les détachant pas du texte principal et en ne les mettant qu'en italiques, l'auteure laisse croire à leur irréalité.

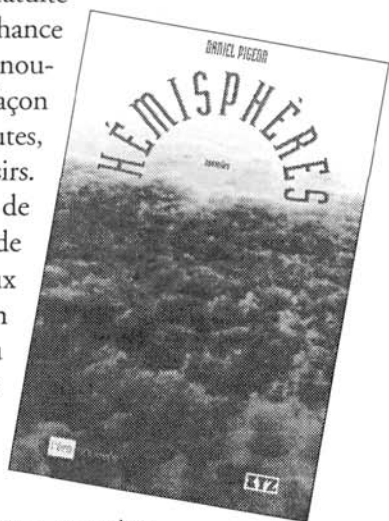
Toutefois, l'impression générale qui découle de ma lecture de l'ensemble du texte n'est pas des plus favorables. En isolant chacune des nouvelles on ne peut certes que constater la maîtrise du verbe et la sensibilité à fleur de peau. Prises pour elles-mêmes, les nouvelles sont bonnes, entières. Le lecteur erre parmi les non-dits. Il cherche son chemin entre les mots, pour arriver, contemplatif, à la signification donnée comme avec pudeur, réticence. Cependant, regroupées, elles s'alignent bout à bout pour créer une avenue droite, bien rectiligne, sans pente vertigineuse. Est-ce le ton trop uni? Sont-ce les personnages féminins qui semblent tous sortis du même moule? Serait-ce une mauvaise direction éditoriale?

Malheureusement, tout bien considéré, le recueil n'a pas su échapper à son propre écueil, celui du tout trop bien unifié qui ne souffre aucune aspérité. Si vous le lisez, un conseil : espacez la lecture des nouvelles... elles n'en paraîtront que plus neuves.

Une gentille et humoristique cruauté

Gentille. Voilà bien le mot que j'ai sur les lèvres pour qualifier la première œuvre de Daniel Pigeon, *Hémisphères*. Exception faite de trois nouvelles où la mort, la détresse, la fatuité de la vie nous bousculent sans aucune chance de s'agripper à une épaule salutaire, les nouvelles sont gentilles. Le ton employé, la façon de raconter et les chutes, surtout les chutes, font de ce recueil une suite de petits plaisirs. Sourire en coin, yeux pétillants, on va de nouvelle en nouvelle comme on irait de service en service, du hors-d'œuvre aux fromages. On dévore. On savoure. Et on s'est sustenté. Dans ce festin, l'auteur a su concocter de ces mets acidulés qui vous chavirent les papilles, a su glisser quelques arêtes qui restent coincées dans la gorge. Trois nouvelles viennent mettre un bémol à cette effusion de gentillesse : un père engagé dans une lutte contre les éléments qui lui volent jusqu'au souvenir de son fils mort en bas âge ; un homme face à son impuissance devant la mort d'un ami ; un itinérant qui n'aspire plus qu'à la chaude quiétude d'un hôpital, ultime refuge. Ces nouvelles sont inquiétantes, bouleversantes. Voilà donc trois nouvelles où se joue la tragique incompréhension de la vie, trois nouvelles pour exorciser la mort, la grande et la petite. Ainsi, dans « Raúl ou la croix » et « La descente de lit » sont narrées, sans complaisance et sans compromis, la mort et son inéluctable présence.

La vie et la mort sont les deux pôles qui attirent tant bien que mal et à leur façon les personnages du recueil. Ballottés constam-



ment *entre l'austral et le boréal, la vie et la mort* (comme il est mentionné en quatrième de couverture), les personnages se laissent dériver par l'un, puis par l'autre. Pris dans un monde onirique, ils ne savent plus très bien discerner ce que cachent leurs désirs. Bien souvent, ce sera la mort. C'est cette mort succédant à la révélation d'un plaisir intense, le dernier plaisir, l'apothéose d'une vie si courte que rencontrent ces enfants jouant dans la neige, voulant à tout prix aller là où personne n'a encore enfoncé son pied, n'a encore déplacé le moindre flocon, ces enfants risquant à tout moment de se faire ensevelir dans les tunnels fabriqués de leur main, mais qu'un autre sort attend.

Par-dessus tout, ce qui fait la particularité de ce « jeune » écrivain, ce sont ses chutes, des chutes bien amenées, imaginatives (et pas du tout du style : *quel est le rapport avec le texte que je viens de lire*), des chutes qui font plaisir à lire, surtout qu'on pourrait parfois penser, à lire les revues et recueils de nouvelles, que leur pratique est maintenant tombée en désuétude. Dans « La rupture I », en huit lignes, Pigeon réussit à bâtir une nouvelle dans les règles de l'art (s'il y en a). Il nous tient en haleine et nous assène une dernière phrase juste, drôle, grinçante. Il nous offre un dénouement attendu — une rupture —, mais le personnage a sa façon bien à lui de rompre.

La gentillesse est, n'en doutons pas, feinte. Elle est partie intégrante du style, mais dissimule grossièrement une toute autre réalité : la mort physique, symbolique, relationnelle, une mort non pas vue comme une fatalité — exception faite des trois nouvelles déjà relevées —, mais comme une continuité, une révélation soudaine qu'Éros et Thanatos se côtoieront continuellement et qu'ils n'est pas toujours aisé de les distinguer.

André Levasseur

Par le mot le regard

Sylvie Massicotte, *L'œil de verre*, Québec, L'instant même, 1993, 116 p.

Dans son premier recueil intitulé *L'œil de verre*, Sylvie Massicotte nous offre vingt-quatre brèves nouvelles. Dans cet univers très féminin (ou, du moins, que je perçois comme tel), on retrouve beaucoup de désillusion : déception face à l'amour, au conjoint, à l'être aimé ou que l'on croit aimer ou que l'on voudrait aimer, amertume devant cette réalité que bien trop souvent on se refuse de voir et d'admettre.

En un style dépouillé et resserré où un regard scrute sans cesse, observe et analyse, on a l'impression de se rapprocher de la forme du scénario. On croirait parfois assister à un film, un film d'atmosphère où l'histoire ne peut être racontée pour la simple raison qu'il n'en existe pas. Le lecteur ressent plutôt les choses. Il devient le confident de faibles et soumis désespérés qui tardent à poser un geste ou tout simplement le repoussent ou encore, terrorisés des conséquences de leur moindre geste, préfèrent supporter la situation dans laquelle ils végètent.

Les hommes sont-ils capables d'aimer ? Les femmes peuvent-elles continuer à tolérer ce refus de comprendre, de sentir, de ressentir, de communiquer chez les hommes ? C'est la question qui se pose ici. Les femmes analysent, observent et souvent se résignent à l'absence de l'amour. De peur d'aller à contre-courant, elles suivent le courant. Il y a donc nécessairement complicité entre certaines femmes (« La traversée ») ou rivalité (« La campagne »), car, pour les hommes, il est difficile sinon impossible de parler. Ou ils ne comprennent pas ou ils n'écoutent pas ou ils n'entendent pas. La femme se replie donc sur elle-même, à l'écoute d'une autre



femme ou de personne, du mensonge ou encore de l'objet qui lui parle davantage que l'homme («Les boucles d'oreilles»).

Et que dire des rapports érotiques entre hétérosexuels sinon que le simple geste «faire l'amour» ici n'existe plus ou pas. C'est d'abord une prouesse acrobatique, une expérience avec une naine («Summertime»), l'aboutissement d'une rencontre de deux désespoirs («Le navet») ou le corps pris en otage chez un couple où plus rien ne va («Le futon») : «C'est qu'il y a de plus en plus d'ombre et de moins en moins de soleil... Je ne sais plus comment faire. Un tissu taché que l'on regarde sans bouger. Une vie, ça ne se lave pas comme ça» (p. 17).

Quand Sylvie Massicote se glisse dans la peau des hommes, la relation sexuelle épouse les teintes de violence, de pouvoir où le personnage féminin devient victime («Taureau»), qu'il soit femme ou enfant («Sans histoire»). L'homme, alors prisonnier de son monde d'hommes, n'a plus pour s'exprimer que le côté violent, agressif et agresseur, fermé et sourd à toute requête.

Hommes et femmes ne parlent pas le même langage et tous font semblant de se comprendre. Les uns n'écoutent pas, les autres se taisent. Et pourtant, derrière tous ces silences, tous ces bavardages où plus personne ne prête l'oreille à quiconque, un cri de détresse parcourt tout le recueil de Sylvie Massicotte. Des solitudes s'entrechoquent sans même se voir et la communication entre hommes et femmes est à redécouvrir et à réapprendre.

Si savoir dire les choses ne rime à rien, qu'en est-il de savoir faire les choses ? Ici repose peut-être la solution ou du moins la lueur d'une solution puisque les personnages regardent, voient, observent. C'est comme si certains sens étaient atrophiés et qu'il fallait réapprendre à communiquer avec ceux encore en fonction. L'ouïe est le sens le plus affecté dans *L'œil de verre*. Ça ne sert plus à rien de tenter de s'expliquer, plus personne ne comprend le langage des mots.

Par contre, deux nouvelles reflètent la beauté de certains sens : «Jardin secret» où l'odorat nous conduit à une tendre affection et «L'œil mémoire» où la vue se veut ce fil conducteur qui nous

mène aux très beaux souvenirs d'un amour qui n'est plus. Une mise en abîme subtile et brillante, où un œil de verre se confond à celui d'un appareil-photo, redonne à certains silences leurs lettres de noblesse. Et bien sûr, « L'œil mémoire » renvoie irrémédiablement au titre du recueil.

Depuis le temps que nous sommes amies, toutes les deux, je n'ai jamais hésité à plonger dans ton regard mais aujourd'hui, même si tu me demandes de lever les yeux vers toi, je cherche à éviter ton œil de verre. (p. 91)

N'est-il pas cependant un peu ironique que Sylvie Massicotte condamne le mot par le mot ? Il nous faut, peut-être bien, en tirer comme conclusion que le mot soufflé à l'oreille se perd trop souvent et que celui couché sur papier demeure.

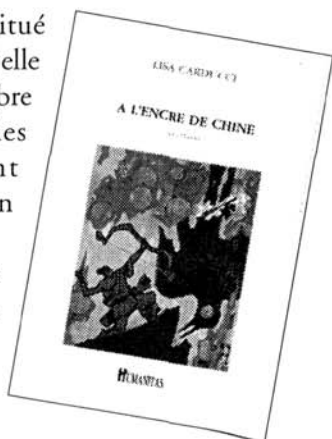
Denis Vaillancourt

Macédoine et grosses ficelles

Lisa Carducci, *À l'encre de Chine*, Montréal, Humanitas, 1994, 142 p.

Lisa Carducci a écrit ce recueil constitué d'une trentaine de textes très brefs alors qu'elle vivait en Chine, d'où le titre. Et d'où nombre de nouvelles qui prennent appui sur des coutumes ou des mœurs typiquement chinoises, qui font allusion à la place Tien Anmen ou à Mao...

Cela donne certes un ton éminemment exotique à un livre qui ne s'en trouve pas vraiment enrichi pour autant. Car « Empire du Milieu » ou non, *À l'encre de Chine* est un recueil sans unité, qui



semble avoir été publié dans le but de ramasser tous les textes écrits par Carducci depuis son dernier livre.

De quoi parle l'auteure ? De tout et de rien. D'une culotte subtilisée, d'un postier qui se teint les cheveux (et s'en va retoucher sa teinture lorsque la narratrice arrive à son comptoir), d'un homme sans tête... Le fantastique succède au réalisme plat, ailleurs Carducci s'adonne à l'art du quiproquo. En nouvelle, cet art devenu peu subtil à force d'être utilisé — par Claire Dé et une foule d'autres — consiste à faire croire que le « personnage » du texte est un être humain alors qu'il s'agit en réalité d'un animal, d'une table à café, d'une citrouille, d'un ver de terre ou d'un manche à balai (ou l'on croit que le narrateur est un être humain alors qu'en fait, le point de vue du texte est celui du chat, du chien, de la braguette d'un obsédé sexuel ou de la chemise de l'archiduchesse). Nous sommes en l'occurrence conviés à une torride histoire d'amour entre une dame d'âge mûr et un arbre, et à une sombre histoire de crime perpétré contre une embarrassante plante verte. L'ensemble est, disons-le, moyennement comique.

Lisa Carducci aime bien, aussi, que son lecteur sache comment sont nées les nouvelles de ce recueil (pour démystifier le processus de création ?). Elle nous informe ainsi que tel texte a été inspiré par un rêve, tel autre, par une mésaventure survenue à elle-même ou à un proche. On apprend également (sans blague !) que ses nouvelles et ses romans « ont souvent des qualités prémonitoires ». Encore faut-il croire à la prémonition.

Quelques textes se démarquent du lot : le dernier, par exemple. Cette nouvelle, intitulée « Une lettre », met en scène une Chinoise de cinquante-huit ans qui aura passé l'essentiel de son existence à attendre et rêver plutôt que vivre. Premier prix (de toute évidence mérité) au concours du Grand Prix littéraire de Laval 1993, ce texte a été traduit en chinois et publié dans la revue *Littératures étrangères*, à Beijing. Comme quoi Lisa Carducci se montre parfois capable du meilleur. Ce qui ne suffit malheureusement pas pour sauver un recueil plutôt inintéressant, où la minceur du propos le dispute à la banalité. Quant au style même, il est

linéaire, monotone, correct mais sans plus. *À l'encre de Chine* appartient en somme à cette catégorie d'ouvrages qui semblent avoir été écrits sans raison particulière et qui n'ont guère de sens.

Francine Bordeleau

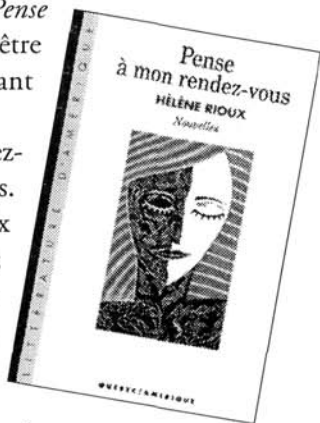
Dialogues avec la mort

Hélène Rioux, *Pense à mon rendez-vous*, Montréal, Québec / Amérique, 1994, 142 p.

C'est avec *L'homme de Hong Kong* qu'Hélène Rioux (Québec / Amérique, 1986) s'est révélée comme auteure de nouvelles. Par la suite on a pu lire plusieurs de ses textes dans différentes revues, dont celle-ci.

Une revue spécialisée dans la nouvelle comme *XYZ* ne peut ignorer le dernier recueil de M^{me} Rioux sous prétexte que celle-ci fait partie de son comité de rédaction. Car *Pense à mon rendez-vous* mérite manifestement d'être cité parmi les meilleurs recueils parus durant l'année 1994.

Le « rendez-vous » du titre, c'est le rendez-vous avec la mort qui attend chacun de nous. Ici dix femmes, dans autant de nouvelles (dix textes pour ce dixième livre d'Hélène Rioux ; coïncidence ?), sont confrontées à leur mort ou, plus rarement, à celle des autres. Qui ne prend jamais — mais c'est bien connu — le visage que l'on attend d'elle. Ainsi dans « Anne... ou Celle qui ne voit rien venir », le texte d'ouverture du recueil. Vendredi treize juillet, treize heures, au treize avenue des Chrysanthèmes ; aujourd'hui Anne a treize ans. Anne qui rêve d'une autre vie, tellement il ne se passe rien dans la sienne, du prince charmant peut-être, ou d'une fête, d'une vraie, loin de l'étouffante banlieue. Rêve ordinaire d'adolescente



ordinaire. Mais c'est avec sa mort qu'Anne, en ce vendredi treize, a rendez-vous.

On ne pouvait mieux commencer qu'avec cette nouvelle, qui donne vraiment envie d'aller voir plus loin de quoi seront faits les visages d'une mort qui est peut-être celle de tous les jours, mais qui est toujours, telle qu'écrite par Rioux, déconcertante. Mélange d'ironie, de cruauté et de tendresse, « Anne... » est d'ailleurs typique de la manière d'Hélène Rioux. L'écriture, parfaitement maîtrisée, est acérée et juste. Et l'auteure qui, on le sent — on le lit —, a du métier, sait ménager ses effets. Il y a bien ce petit moment de légèreté (« Jeanne... ou Une femme, un matin sans histoire »), ce court texte anodin, sans conséquence, qui se trouve là peut-être comme une pause. Mais le recueil nous convie également à de grands moments : outre « Anne... », « Renée... ou La louve dans la bergerie » et « Geneviève... ou Ce matin elle avait douze ans » ont de quoi procurer un plaisir de lecture intense. Il faut voir avec quelle habileté quasiment machiavélique Hélène Rioux traite de la déchéance physique (dans « Renée... »), ou imagine l'ultime vengeance d'un soupirant éconduit (dans « Geneviève... »). Bien que l'ensemble du recueil soit réussi, ces textes-là donnent toute la mesure de la virtuosité d'Hélène Rioux.

Chaque nouvelle est précédée d'un bref dialogue avec la mort, comme pour nous introduire à ce qui suivra. Seule ombre au tableau. Je ne suis pas sûre, en effet, que cette idée de faire parler la mort, en quelque sorte de l'incarner, donc, soit vraiment pertinente, d'autant que le procédé n'est pas des plus neuf. Mais il s'agit bien là du seul reproche que l'on puisse adresser à ce recueil globalement admirable.

Francine Bordeleau